

Y a-t-il des degrés de vérité ?

Pascal Engel

entretien paru dans *Mag. Philo*, 2007, N°19

<http://www.cndp.fr/magphilo/>

1. L'usage courant du mot vérité se fait non seulement au singulier, mais de façon déterminée : pas seulement une vérité et non pas plusieurs, mais en plus « la » vérité plutôt qu'une parmi d'autres. Cela vous semble-t-il signifiant, et de quoi ?

Il y a deux oppositions intéressantes dans la langue usuelle : entre « la vérité » comme substantif abstrait (*veritas, alètheia, truth, verdad, wahrheit, pravda*, etc.) et « les vérités » au pluriel, et entre « la vérité » comme substantif et « vrai » (*verum, alèthès, true, vero, wahr, pravý*, etc.) comme adjectif. Le problème posé par la première opposition est celui de savoir s'il existe une propriété abstraite, la vérité, indépendamment des multiples vérités individuelles. Un absolutisme quant à la vérité, selon lequel il s'agit d'une propriété immuable et éternelle, non susceptible de varier selon les contextes, mettra l'accent sur le substantif au singulier. Un relativiste, pour lequel il n'y a pas une vérité, mais des vérités plurielles, variables, contextuelles, mettra l'accent sur le substantif au pluriel. Il soutient, comme Pirandello, que « A chacun sa vérité ». Le problème posé par la seconde opposition est celui de savoir s'il y a une opposition entre la propriété ou le concept de vérité et le *prédicat* de vérité. Selon certains philosophes, il n'y a rien de plus dans la notion de vérité que l'existence du prédicat « vrai », qui se dit de phrases, d'énoncés ou de jugements, et qui a comme propriété que des équivalences de la forme « 'P' est vrai si et seulement si P » sont toujours vraies. Ces philosophes ne pensent pas que la vérité soit une propriété substantielle ou métaphysiquement « profonde » : pour eux le prédicat de vérité « vrai » est seulement un dispositif linguistique qui nous permet d'approuver ou d'accepter un énoncé. Ils défendent une forme de déflationnisme quant à la vérité, dont on trouve certaines traces chez les sceptiques et chez Nietzsche. Quand je dis que ces diverses positions quant à la vérité font écho à ces distinctions grammaticales, je ne suis pas en train de dire que la grammaire doit nous dicter quelle conception de la vérité nous devons avoir. Ce sont les philosophes qui, avec leur théories, interprètent les faits linguistiques.

2. La notion d'un point de vue logicomathématique exclut-elle d'emblée la possibilité d'une pluralité de vérités ?

Je ne sais pas trop bien ce que vous voulez dire par la vérité « d'un point de vue logicomathématique ». Tarski a donné en 1930 une définition formelle (axiomatique) de la notion de vérité pour les langages formels. Il pensait que cette définition ne peut pas s'appliquer aux langues naturelles qui sont encombrées de paradoxes et d'éléments indexicaux. Sa définition pour les langues formelles était elle-même essentiellement relative puisqu'on ne peut définir la vérité pour un langage-objet que dans un métalangage, et la vérité pour ce dernier dans un autre, et ainsi de suite. Si c'est ce que vous voulez dire par « pluralité de vérités », cette conséquence suit trivialement de la hiérarchie des langages d'après Tarski. Gödel a montré

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

que vérité et démonstration ne coïncident pas strictement pour la logique du premier ordre au moins. Mais là aussi, cela vaut pour des langages formalisés. Mais si par « pluralité de vérités » vous voulez dire qu'il peut y avoir des vérités, outre mathématiques et logiques, des vérités morales, esthétiques, littéraires, religieuses, etc. , je ne vois pas en quoi la sémantique formelle, qui définit la vérité pour des langues formelles, exclut ou autorise cette pluralité. Elle n'a tout simplement pas de législation dans ce domaine. Mais peut-être voulez vous dire qu'il y a des logiques portant sur des domaines particuliers. Par exemple il y a des logiques modales, des logiques épistémiques, des logiques déontiques. Peut-on y définir la vérité ? C'est une question très débattue : par exemple quelles sont les conditions de vérités de phrases telles que « il est nécessaire que P » ou « il est obligatoire que P » ? Les logiciens ont des réponses ; mais tout ce qu'ils peuvent faire c'est montrer comment fonctionnent, du point de vue des règles d'inférences et des conditions de vérité, certains opérateurs. Ils ne peuvent pas décider par eux mêmes, du moins *qua* logiciens, comment il faut interpréter des notions philosophiques comme celles de nécessité ou d'obligation. La logique a ce grand mérite de nous montrer clairement quels sont les tenants et aboutissants d'une notion philosophique ; mais elle n'a pas le pouvoir de décider par elle-même s'il y a une pluralité de vérités ou pas. Néanmoins il est vrai que dans la pratique, les logiciens tendent à admettre l'existence d'une pluralité de logiques, et que certaines de ces logiques s'appuient sur des concepts non classiques de vérité. Par exemple il y a même des logiques « paraconsistantes » ou « dialéthistes » qui admettent que certaines contradictions peuvent être vraies, et que d'une contradiction n'importe quoi ne suit pas. Il est certain que si l'on admet que ces logiques sont des concurrentes sérieuses à la logique classique, tout comme l'est la logique intuitionniste (pour laquelle le tiers exclu ne vaut pas), alors on devra admettre « une pluralité de vérités ». Mais tout le problème est que ces logiques ne sont pas seulement des logiques qui prétendent s'ajouter à la logique classique et qu'on serait, pour certains objectifs, en droit d'adopter. En fait les logiciens intuitionnistes et dialéthistes se considèrent comme des *rivaux* de la logique classique. Ils entendent la remplacer par leur propre système. Ils sont donc tout sauf « pluralistes » en ce sens ! Ma propre position, que j'ai jadis développée dans mon livre *La norme du vrai*, est qu'il y a un privilège de droit de la logique classique. Je donc, comme Russell, que nous avons le devoir de chercher, partout où c'est possible, à diviser les énoncés en deux catégories - vrais et faux – et privilégier les inférences logiques classiques.

3. Entre « La vérité » et autant de vérités que de points de vue (à chacun sa vérité), ne peut-on dresser des degrés de vérité ?

Voulez-vous dire qu'entre la thèse absolutiste et la thèse relativiste il y aurait une sorte d'intermédiaire, une sorte de centrisme, pour ainsi dire, quant à la vérité ? Le problème est que « vrai » ne semble pas être un terme admettant des degrés. Un terrain est plus ou moins plat, un homme plus ou moins gros, une femme plus ou moins maquillée, un enfant plus ou moins sage. Mais un énoncé peut-il être au même sens *plus ou moins vrai* ? Un film d'il y a quelques années s'intitulait « mariées mais pas trop ». Peut-on être plus ou moins marié, mesurer plus ou moins 1 mètre 98 ? Je ne vois pas en quoi ce serait possible, et cela me semble être la même chose pour « vrai ». Est-il « plus » vrai que $2+2=4$ que « la Terre est ronde » ou « Le chômage fait augmenter le crime » ? Les vérités de la physique sont-elles plus vraies que celles de la biologie et des sciences sociales ? Les énoncés au futur sont-ils « moins » vrais que ceux qui sont au présent et au passé ? Cela semble absurde. Et pourrait-on dresser une échelle de ces degrés ? Par exemple pourrait-on dire que les énoncés mathématiques ont une vérité de degré 1, ceux de physique de degré 0,99, et ceux qui portent

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

sur le comique (par exemple « Charlie Chaplin est plus drôle que Louis de Funès ») au degré 0, 01 ? Cela paraît absurde. Si ces énoncés et vérités dans des sciences particulières sont vrais, ils sont vrais absolument, pas à moitié, ou au tiers, ou moins. Si un énoncé est vrai, il est vrai, *punkt*. Il n'y a pas de demi-mesure.

Je me demande si, quand on envisage la notion de degré de vérité, on ne confond pas plusieurs choses. En premier lieu, ne confond-on pas la vérité et nos croyances ou justifications quant à la vérité ? Je peux croire que P à un certain degré, ou avec une certaine probabilité subjective, mais P, la proposition crue elle-même, est vraie ou fausse. Je peux être plus ou moins justifié à croire que P, parce que j'ai plus ou moins de données ou de preuves pour P, mais P elle-même n'est pas plus ou moins vraie. Que la justification, en tant que propriété épistémique, puisse avoir des degrés, semble correct. Mais admettre des degrés de vérité au sens où l'on en admet pour la croyance et la justification, cela me semble une impropriété et impliquer une confusion entre ce qui est épistémique et ce qui relève de la réalité objective. Certains philosophes, il est vrai, entendent faire de la vérité une propriété épistémique *seulement*. Ils traitent le vrai comme une propriété de notre connaissance, ou plus exactement de notre justification à connaître. Ils envisagent en ce sens des degrés de vérité. Kant, Hegel, et la cohorte de leurs successeurs idéalistes, peuvent s'accommoder de cette idée de degré de vérité, certains hégéliens britanniques comme F.H. Bradley, l'ont envisagée explicitement. Mais alors il faut admettre une conception du vrai comme cohérence, qui soulève de très gros problèmes. Avec sa clarté usuelle, Russell a, au début du XXème siècle indiqué toutes ces difficultés (voir par exemple la traduction de ses *Essais philosophiques* par F. Clementz et J.P. Cometti parue aux PUF il y a quelques années) et défendu une conception réaliste de la vérité. Il me semble que toute personne saine, n'ayant pas l'esprit encombré des brumes idéalistes, devrait refuser la notion de degré de vérité. Je ne pense pas non plus que la connaissance elle-même soit affaire de degrés, car la connaissance implique la vérité. On ne peut pas savoir que P et que P soit faux. Une autre source de confusion vient sans doute du fait que, pour la plupart des énoncés non scientifiques et non mathématiques (et encore...), un énoncé n'est jamais vrai *simpliciter*, mais vrai relativement à des contextes, des circonstances. Il est indéniable qu'un terrain est plat *relativement à certains critères* – par exemple un champ plat pour un pique nique ne l'est peut être pas pour faire du golf ou du patin à roulettes -, qu'une personne est plus ou moins maquillée en fonction des circonstances – Suzy est peut être trop maquillée pour une soirée paroissiale, mais suffisamment pour une nuit en boîte – et la plupart des énoncés sont vrais en fonction de paramètres indexicaux tels que la personne qui énonce, le lieu, le temps, etc. Mais cela rend-il la vérité elle-même relative ? Si je vous dis « J'ai chaud », ce n'est vrai que relativement au temps t et pour moi qui parle. Mais une fois que j'ai rétabli ces paramètres qui sont la plupart du temps implicites dans toute énonciation, l'énoncé est tout simplement vrai ou faux. Si je vous dis « J'ai remis mes chaussures », ce n'est pas vrai tant que je n'ai pas spécifié que je viens de sortir de la Grande Mosquée du Caire, le 24 avril 1998, et c'est faux si je parle de ma nuit de noces. Mais une fois le contexte établi les énoncés sont tout aussi vrais ou faux que des énoncés a-contextuels tels que « $2+2 = 4$ » ou « César franchit le Rubicon ».

Il arrive qu'on parle de degrés de vérité, quand par exemple on dit « Il est à demi-vrai qu'il est séparé de sa femme », ou « Il n'est pas tout à fait vrai qu'il ait pris position pour Ségolène Royal ». On veut dire par là que malgré les apparences, il vit encore avec sa femme, ou que son allégeance à Ségolène n'a pas été aussi sincère ni totale qu'il l'a dit. Ce que l'on veut dire, me semble-t-il, dans ces cas, n'est pas qu'il soit vrai à un certain degré que P, mais que l'énoncé P est vrai, bien qu'une information supplémentaire doive être donnée pour en comprendre tout le sens. Mais alors l'effet de degré ne porte pas sur la vérité ou la fausseté de l'énoncé, mais sur l'*information* qui est implicite ou impliquée par l'énoncé ou par son

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

énonciation. Un peu comme quand on dit qu'on parle « à demi-mot ». Cela veut dire qu'on laisse entendre quelque chose de non explicite dans l'énoncé, phénomène que le philosophe Paul Grice appelle une implicature pragmatique. Mais ce phénomène, Grice y insiste, ne signifie nullement que ce qui est dit ne soit pas vrai ou faux *simpliciter*.

Certains logiciens ont bien admis quelque chose comme des degrés de vérité cependant, mais dans des contextes bien spécifiques, et dans un sens un peu différent de la notion. Aristote pensait que l'énoncé « Il y aura demain une bataille navale » a une valeur de vérité indéterminée, et des logiciens comme Lukasiewicz ont proposé des logiques à trois valeurs (avec « vrai », « faux », et « indéterminé »). Mais cela ne revient pas à l'idée de degré de vérité car pour qu'il y ait un degré de vérité, il faut une échelle continue de 0 à 1 en nombres réels. Plus proche de l'idée de degré de vérité sont certaines logiques pour les termes vagues, comme « chauve », « tas », ou « rose ». On a proposé d'assigner un degré sur une échelle à ces termes : une fois que l'on aurait précisé que « Ceci est rose » est vrai au degré 0, 6, l'énoncé serait évaluable. C'est là dessus qu'est basée ce qu'on appelle la « logique du flou » de Zadeh. Mais cela soulève toutes sortes de difficultés (que j'ai naguère exposées dans *La norme du vrai*). Mais ces degrés, à nouveau, ne sont-ils pas plutôt des degrés de nos *croyances* plutôt que des traits de la sémantique objective de ces termes vagues ? Selon la théorie du vague comme ignorance, qui était celle des stoïciens, et qui a été remise récemment en vogue par Timothy Williamson, un énoncé n'est vague que relativement à notre connaissance, et non pas en soi. Si nous disons que Paul est chauve, par exemple, c'est qu'il y a en fait un seuil objectif de calvitie qu'il a franchi, bien que nous ignorions lequel. Le vague n'est qu'un trait de notre position épistémique, pas de la réalité objective. Cette conception n'est pas sans difficultés, mais elle a tout pour séduire un réaliste comme moi. En conclusion, bien le centrisme me paraisse une position tout à fait respectable en politique, je ne le défendrais pas en logique.

4. Si oui, doit-on entendre par là des échelons de vérité, une sorte de hiérarchie de la vérité (ce serait plus ou moins vrai, et selon quels critères ?).

Comme j'ai répondu non à la question précédente, je ne réponds pas à celle-ci.

5. Ou bien doit-on plutôt entendre des classe de vérités : des vérités formelles d'ordre logique et mathématique (qui du reste ne sont peut-être pas de même nature), d'autres expérimentales, d'autres encore « senties » ou « intuitionnées », certaines vécues ou encore « révélées » ?

Dire qu'il pourrait y avoir des degrés de vérité – ce que je refuse – ce n'est pas, en effet, la même chose que dire qu'il y a des types de vérités distinctes. J'ai a priori plus de sympathie pour la thèse selon laquelle la vérité n'est pas uniforme dans tous les domaines que pour la thèse selon laquelle elle admettrait des degrés. De prime abord, il semble en effet que la vérité n'ait pas le même régime, si l'on peut dire, selon le domaine dans lequel on se situe. Par exemple :

- « Sherlock Holmes portait des fixe-chaussettes » est vrai (dans la fiction de Conan Doyle)
- « Il faut lapider les femmes adultères » est vrai (selon certaines lectures de la charia)
- « Ce chien gonflable violet de Jeff Koons est joli » est vrai (pour François Pinaut)
- « Cet énoncé est vrai » (dans la géométrie de Riemann seulement)

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

- « La conception de Marie est immaculée » est vrai (pour un catholique)
- « Jean Marie Bigeard est drôle » est vrai (pour les fans d'humour gras et vulgaire)
- « Jean Marie Le Pen est sympathique » (pour ses électeurs)

Il semble que les contenus des parenthèses indiquent les pluralités de types vérités qui sont possibles. Mais à la réflexion faut-il admettre ce pluralisme? Y a-t-il des vérités mathématiques, morales, politiques, religieuses, fictionnelles, géométriques, comiques, voire satiriques? Doit-on admettre que le vrai littéraire, par exemple, n'est pas la même chose que le vrai en politique ou le vrai en géographie ? Cela ressemble fort à la conception relativiste protagoréenne. Or le fait que le relativisme est faux et incohérent n'est pas un bien grand *scoop* philosophique. Je considère que les arguments de Platon dans le *Théétète* et d'Aristote en *Metaphysique* Γ 5, l'ont montré fort bien, quoiqu'en disent des philosophes post-modernes tentés par un retour à la sophistique comme Jean François Lyotard ou Barbara Cassin. « Vrai pour moi » ou « vrai pour un catholique » me paraît tout simplement un non sens. Car ou bien cela veut dire que si A est vrai pour un catholique et faux pour moi, alors A et non A sont vrais en même temps, ce qui revient à nier le principe de non contradiction, ou bien c'est trivial car cela revient seulement à dire que je crois que A alors qu'un catholique croit que non A, ce qui est l'expression d'un simple désaccord, mais pas une raison pour réviser le sens de « vrai ».

Il y a d'autres problèmes pour ceux qui voudraient entretenir l'idée d'un pluralisme des vérités. Nous faisons souvent des raisonnements dans lesquels les prémisses sont des propositions relevant d'un domaine, et la conclusion d'un autre. Par exemple le raisonnement suivant a une prémisse qui est une vérité, disons, physique ou ordinaire, et une conclusion qui est une vérité morale :

- (prémisse) Tu as piqué dans la caisse du club de foot
- (conclusion) Donc tu as fait quelque chose de mal

Admettons que ce raisonnement soit correct. Mais comment est-ce possible, si la vérité de la prémisse est d'un type différent de celui de la conclusion ? Si nous préfixons chaque énoncé de « est vrai », ce mot sera ambigu. Or un raisonnement dans lequel les termes qui figurent dans la conclusion n'ont pas le même sens que les termes qui figurent dans les prémisses est tout simplement un raisonnement reposant sur une ambiguïté, et donc un raisonnement incorrect. En fait c'est sans doute à ce genre d'ambiguïté que Hume pensait quand il disait qu'on ne peut passer du « est » au « doit », d'un énoncé descriptif à un énoncé normatif ou énonçant une valeur.

L'idée d'une pluralité de vérités et d'une ambiguïté systématique du mot « vrai » ne tient donc pas la route. Mais peut-être peut-on admettre l'idée suivante. Peut-être le concept de vérité est-il associé à certaines propriétés constantes et invariables, bien que les manières dont ces propriétés soient réalisées et exemplifiées dans un domaine particulier soient distinctes, un peu au sens où Aristote disait que certaines propriétés biologiques telles que la vision, se définissent par une certaine fonction unique, bien qu'elles soient réalisées différemment dans les organismes (par exemple il y a une fonction de voir pour le poulpe, le chat et la grenouille, mais elle ne se réalise pas par des organes de vision identiques). Ainsi on pourrait dire que la notion de vérité se définit par un certain nombre de marques qui seraient notamment :

- (i) l'objectivité (un énoncé vrai est objectivement tel)
- (ii) l'indépendance quant à la justification (un énoncé peut être justifié mais faux)

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

- (iii) l'équivalence de Tarski (la propriété pour tout énoncé 'P' d'être vrai si et seulement si P et de pouvoir « déciter » l'énoncé entre guillemets)
- (iv) la possibilité d'être nié (tout énoncé vrai doit pouvoir être déclaré faux)

Il est certain que ces propriétés demandent à être analysées elles-mêmes (qu'est-ce que l'objectivité ?). Mais on peut dire qu'elles circonscrivent une sorte de série de réquisits pour qu'un discours puisse se voir appliquer minimalement la notion de vérité. En ce sens il est clair que ces caractéristiques s'appliquent mieux à des énoncés scientifiques qu'à des énoncés éthiques ou esthétiques, et presque pas à des énoncés portant sur ce qui est comique, par exemple.

L'idée que la notion de vérité serait en quelque sorte une notion fonctionnelle, au même titre que la notion d'âme selon Aristote (les âmes des végétaux ne sont pas comme celles des mammifères ni des mollusques) est séduisante, mais tient-elle la route ? Peut-on dire que le discours fictionnel, par exemple, est vrai dans son genre, alors que le discours mathématique l'est dans le sien propre ? La fiction littéraire exemplifie-t-elle, même à un degré faible, les propriétés (i)-(iv) ? Elle exemplifie sans doute (iii) et (vi) mais cela suffit-il ? Il me semble plus cohérent de soutenir que les énoncés de la fiction ne sont pas « vrais ». Faut-il admettre, outre les vérités littérales et prosaïques, des vérités « métaphoriques » et « poétiques » ? Mais alors pourquoi pas non plus aussi des vérités industrielles, des vérités botaniques, des vérités opératives, des vérités philatéliques, des vérités piscicoles ? Cet exercice semble absurde, car les principes de la catégorisation eux-mêmes semblent présupposer la notion de vérité que l'on essaie d'établir. Peut-être peut-on dire simplement que si nous employons le mot « vrai » dans un domaine nous sommes soumis à certaines contraintes très fortes. En éthique, l'un des cas les plus difficiles et les plus intéressants, devons-nous dire que les énoncés de valeur sont radicalement dénués de valeur de vérité, comme le soutiennent Hume et les positivistes ou bien qu'ils sont vrais, comme le soutiennent les aristotéliens ? C'est certainement la philosophie et non pas la logique, qui ici en décide. Je suis, pour ma part, un cognitiviste en éthique : je pense que les énoncés normatifs sont vrais ou faux. Mais cela requiert toute une argumentation, que je ne vais pas entreprendre ici. En littérature, la question me paraît difficile aussi. Mais je crois qu'on a tort de dissocier totalement littérature et vérité, comme le font nombre de critiques d'inspiration aussi bien romantique que structuraliste et post-moderne. Il y a un lien essentiel de la littérature au dire vrai, comme l'ont vu les meilleurs auteurs. D'abord les classiques : Boileau, La Fontaine, La Bruyère, ne pensaient pas un instant que leurs œuvres fussent de pures fictions. Je ne suis même pas sûr que ce soit le cas de Dante et de Virgile. Mais les grands écrivains contemporains comme Proust ou Musil ne peuvent se comprendre sans leur attribuer une visée de vérité, que je n'assimilerais pas non plus à un réalisme à la Balzac ou Zola (pour tout leur réalisme, Balzac et Zola me paraissent bien moins à la recherche de la vérité que Proust ou Flaubert qui défendaient pourtant l'art pour l'art). Non seulement l'œuvre d'art me paraît être un instrument de connaissance, mais aussi un type de discours aléthique. En cela je me sens à l'extrême opposé d'une certaine critique littéraire qui isole la littérature « pure » ou qui nie que la vérité ait la moindre pertinence dans le roman, la poésie ou le théâtre. Et pourtant, il est bien certain que les énoncés littéraires ne sont pas de vérités au sens ordinaire du terme (celui des marques (i)-(iv)). Toute la difficulté est de comprendre en quoi la notion de vérité impose des critères stricts, et en même temps n'est pas exclusivement l'apanage du discours scientifique.

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

6. À moins encore que ces classes doivent être pensées sous d'autres rapport, par exemple les catégories du particulier, du singulier, du général, de l'universel, et peut-être d'autres encore qui resteraient à « forger » ?

La catégorie du sublime serait-elle, par exemple, propre à l'esthétique ? On l'a soutenu. Mais je suis contre l'esthétique romantique et post-romantique, tout comme je suis contre celle des formalistes contemporains. Quant à la suggestion que l'on puisse forger des catégories propres à différents domaines, et laisser de côté les modes d'évaluation cognitifs (i.e relatifs à la connaissance) et aléthiques, je ne la trouve pas bonne. Peut être, évidemment, que le rococo et le kitsch relèvent d'autres catégories que la vérité. Cela semble même assez évident. Mais ce que je dirais, au sujet de ces formes artistiques, est qu'elles manifestent une autre attitude que l'attitude classique vis à vis des normes. Il me semble intéressant de supposer que chaque forme artistique, peut être chaque genre, implique une certaine forme de relation à des normes, soit pour les proposer et les défendre (comme dans la satire) soit pour les critiquer (dans l'ironie). Mais le point intéressant est qu'il est très difficile de comprendre ces notions sans faire appel à un moment où à un autre à des normes de vérité et de connaissance.

7. En conséquence des quelques pistes qui précèdent, pensez vous qu'on puisse parler d'un devoir de vérité différent (et corrélativement à l'opposé de Kant d'un droit de mentir relatif et fluctuant), selon qu'on se place à tel ou tel degré de vérité (par exemple selon que de dire la vérité a des conséquences pratiques particulièrement importantes et lourdes : protéger quelqu'un, le sauver etc.) ?

Comme je n'accepte pas l'idée de degré de vérité qui semble vous séduire, ma réponse à cette question est négative. Ce que vous semblez dire revient à une forme de pragmatisme ou de conséquentialisme. Vous semblez dire que quand les enjeux pratiques d'une croyance ou d'un jugement sont très forts – par exemple si cela sauve la vie de quelqu'un, ou si cela permet le bonheur de beaucoup – nos critères épistémiques usuels d'évaluation devraient cesser de valoir. Mais c'est ce genre de pragmatisme que je récus. Si P est faux, ou ne repose sur aucune preuve, mais est utile ou bénéfique en quelque sens (cela promet le bonheur de quelqu'un, cela aide les objectifs du parti ou du groupe politique auquel on appartient, de la patrie ou même de l'humanité), il ne me paraît nullement s'ensuivre qu'il faille croire que P, accepter P ou défendre P, même si, pour toutes ces raisons pragmatiques, nous pouvons avoir de bonnes raisons (mais des raisons *pragmatiques* justement) d'accepter P. Il est certes bon pour moi (au sens de : cela m'aide à vivre) de croire, en apprenant que je suis atteint d'un cancer, de croire que je vais m'en tirer, et il est peut être bon, mettons pour les Serbes, de penser que le nationalisme serbe est une bonne chose. Mais il ne s'ensuit pas que des énoncés tels que « Je vais guérir » ou « Milosevic est blanc comme neige » deviennent par là même *vrais* pas plus qu'ils ne deviendraient faux s'ils cessaient d'avoir des effets bénéfiques. C'est justement l'une des conséquences de la notion de degré de vérité de permettre de dire des choses comme : « En un sens, il est vrai que Milosevic n'est pas coupable ». Mais transiger là dessus est le point de départ de toutes les dictatures. Il ne me paraît pas y avoir d'autre possibilité que d'être orwellien là dessus (contrairement à ce que soutient Richard Rorty, par exemple).

La question de savoir s'il y a des devoirs de vérité, tout comme des devoirs épistémiques est très intéressante, mais aussi très problématique, et j'y ai consacré pas mal d'écrits récents. C'est tout le problème d'une « éthique de la croyance ». Est-ce que la croyance – et la vérité,

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

dans la mesure où les croyances sont supposées « viser la vérité » est justiciable de raisons pratiques ou éthiques. dois-je croire quelque chose parce que ce serait *moralement* ou *pratiquement* requis pour moi ? Non. Je ne pense pas qu'il y ait un devoir de vérité de type *éthique*, contrairement à tous les soi-disant serments que signeraient, explicitement ou implicitement, les chercheurs, les scientifiques, ou les professeurs (comme le « serment du scientifique » que voulait il y a quelques années leur faire signer Michel Serres). Mais il y a certainement un devoir de vérité, et d'autres devoirs épistémiques, associés à ces activités dans leur domaine propre. La question intéressante est : quand il y a un conflit de devoirs entre ces devoirs épistémiques et des devoirs éthiques, que faire ? Certainement pas cacher la vérité, par exemple médicale, si l'on s'adresse à ses pairs médecins. La question est plus dure quand le médecin s'adresse au patient. Dans ce cas il me semble que c'est une question essentiellement éthique.

8. Dans un texte consacré à *La vérité malgré tout*, vous relevez justement le problème dans le cadre de l'éthique médicale. Pensez vous :
 - a. D'une part que le domaine éminemment éthique de la vie, de la santé, de la souffrance et de la mort soulève le problème de la vérité d'une manière spécifique ?
 - b. D'autre part que dans ce domaine la vérité est déformée, comme vous l'exprimez très clairement dès que la science n'est conçue que comme processus essentiellement social, aspirant à l'absence de risque et de douleur ?

Non je ne pense pas que ce domaine soulève le problème de la vérité de manière plus spécifique que n'importe quel autre domaine, et je n'ai certainement pas voulu suggérer cela dans cet article. La reconnaissance de la vérité fait partie de tous les domaines d'activité. Mais il est intéressant de constater que certaines personnes ou groupes semblent admettre que pour certaines activités la vérité pourrait ne pas entrer en considération, ou pouvoir être mise entre parenthèses. Par exemple tout le monde semble plus ou moins admettre que la vérité n'a pas d'importance en matière religieuse, car c'est affaire de foi. Mais alors que veulent dire des notions comme celle de dogme ? Encore faut-il s'entendre. Une chose est de prendre en considération la vérité, ce qui, me semble-t-il est quasiment impossible à quiconque, et autre chose est le fait de dire la vérité ou pas. Dire la vérité ou pas, mentir ou être sincère sont des actions complexes. En tant que telles elles relèvent de l'éthique. Mais du même coup elles sont soumises aux principes éthiques comme n'importe quelle sorte d'activité. Est-ce vrai de la relation médecin-patient, espion-espionné, ou prêtre-policier ? Ici il y a des règles professionnelles, dont il faut tenir compte. Si James Bond ou ses amantes d'un soir sont trop sincères sur l'oreiller, l'avenir de la planète peut en dépendre. Si le médecin dit sans précaution au malade qu'il risque de n'en avoir plus que pour quelques mois à vivre, l'issue fatale peut être hâtée, et si le prêtre incarné par Montgomery Cliff dans *I confess* dit trop vite ce qu'il a sur la conscience, la vérité coûtera cher. Kant a tort. Si Klaus Barbie vient vous demander si Jean Moulin se cache dans votre maison, aucune loi morale n'exige que vous le lui livriez ; Kant a tort et Constant a raison. Ce n'est pas en tant que dire la vérité ou la fausseté qu'un acte est bon ou mauvais, mais en tant qu'acte dicté ou non par la conscience éthique. Je me range sous la seconde définition du mensonge d'Augustin : dire le faux avec l'intention de tromper. Il n'y a pas de valeur en soi de la vérité qui fasse qu'il faille la chercher à tout prix quoi qu'il arrive. Il y a cependant des activités, comme le journalisme, la science ou la recherche, où il n'y a aucune possibilité de transiger, mais où on le fait tout le temps. Mais cela n'empêche pas qu'il y ait

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

des valeurs de vérité indispensables à toute vie en commun, comme l'a montré Bernard Williams dans *Vérité et véracité*.

9. En ce cas pourriez vous approfondir un peu ce que vous entendez par la « vériphobie contemporaine » ?

Williams parle, quant à lui, de « négateurs » (*deniers*) de la vérité. Un négateur de vérité est un sceptique ou un relativiste, race qui n'est pas nouvelle. Cela commence avec Protagoras, cela continue avec Pyrrhon, puis à la Renaissance Montaigne, etc. Mais être sceptique ou relativiste ne suffit pas. Il faut aussi avoir un vrai *mépris* pour la vérité pour appartenir pleinement au groupe des vériphobes. C'est en effet un trait de la pensée contemporaine qu'un certain nombre de penseurs, souvent inspirés par Nietzsche, aient pris, vis à vis de la vérité en tant que valeur (la valeur de dire le vrai et de le rechercher) et en tant que propriété épistémique (la propriété qu'ont des discours de viser la vérité) une attitude foncièrement négative. Cela n'a rien de nouveau. Malebranche, au XVIIIème siècle, fustigeait le « bel esprit » qui ne cherche qu'à briller et à plaire, au détriment du vrai, et les moralistes français, à commencer par La Bruyère, ont repris ce thème. Harry Frankfurt, dans son *On bullshit*, traduit (mal) en français sous le titre *L'art de dire des conneries*, explique très bien que la foutaise (*bullshit*) est un trait du monde contemporain, d'autant plus visible que notre culture entière est basée sur les *medias*, le paraître et le mensonge instaurés en système légitime de vie et d'action. Le producteur de foutaise, littéralement, se moque de savoir si c'est ce qu'il dit est vrai ou faux : le principal pour lui est de produire des effets. Le plus étonnant dans cette affaire est que certains penseurs, pour la plupart français, aient érigé ce trait de notre culture en un trait positif, presque désirable. tout en critiquant à l'instar de Nietzsche la vérité comme valeur des esclaves, ils ont aussi entendu la critiquer comme valeur et comme mode d'évaluation des discours. J'appartiens à une génération, qui a fait ses études dans les années 1970, qui a énormément admiré Deleuze, Foucault et les nietzschéens français, et qui pris conscience des effets de pouvoir qu'induisait le savoir. Mais je me suis aussi rendu compte assez vite combien cette attitude était dévastatrice quand on étendait la critique de la vérité aussi au discours scientifique, au discours philosophique, et finalement à tout. Car ce n'est pas seulement à la vérité comme valeur éthique que ces auteurs s'en sont pris. Ils ont considéré que si la vérité comme valeur éthique était suspecte ou douteuse, au service d'intérêts pas propres, etc., alors la vérité comme propriété *épistémique* l'était aussi. Ils ont relayé en cela l'idéalisme de la tradition française, qu'on trouve présent chez Bachelard et même Canguilhem, et le relativisme des Kuhn et Feyerabend. On aura beau dire que les négateurs de vérité, Deleuze, Foucault, Lyotard, Derrida, étaient essentiellement ironiques et ne se départissaient pas de leur respect foncier pour la vérité, les valeurs de l'objectivité et du savoir académique, mais le fait est qu'ils se comportaient comme des *bullshitters*, des producteurs de foutaise. Aux Etats Unis, un auteur comme Richard Rorty est l'ironiste en chef, et il a théorisé assez bien cette attitude. Les *poetae minores* de ce courant, les Baudrillard, Latour, Lipovetski, et aujourd'hui Onfray, ont repris la suite. Ce qui m'étonne, dans tous ces cas c'est la capacité qu'ont les philosophes, qui sont en principe supposés résister aux modes de leur temps et critiquer les défauts de leur époque, en épousent au contraire tous les préjugés, et même les anticipent joyeusement. L'ensemble de notre époque est vériphobe. Ce n'est pas nouveau. Cela a été constaté il y a déjà près d'un siècle par des intellectuels « vieux jeu » comme Benda dans *La trahison des clercs* et par Kraus. On promeut avant tout les valeurs de l'action, de la pratique, de l'efficacité. Tout ce qui peut incarner encore les métiers de vérité est mis au ban. Les professeurs sont moqués comme des Topaze ou des Unrat. Les intellectuels « ancienne manière », du genre de ceux qui s'informent avant de parler ou qu'on

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

interroge pour leur compétence, semblent des dinosaures. Il arrive certes que l'on invoque, pour telle cause politique ou humanitaire, la vérité. Mais comment peut-on le faire sérieusement quand on a adopté une forme de scepticisme cynique quant à toutes les propriétés aléthiques ? Quand Jacques Derrida, par exemple, dit, sans doute en étant sincère, que l'université doit bénéficier d'« une liberté inconditionnelle de questionnement et de proposition, voire, plus encore, le droit de dire publiquement tout ce qu'exige une recherche, un savoir et une pensée de la vérité », comment peut-il espérer convaincre qui que ce soit, compte tenu du fait que son œuvre philosophique n'a cessé de dénoncer la raison et le *logos* ? On me dira qu'en fait il n'y avait pas de plus grand défenseur de la raison que lui.... Je trouve comique que les penseurs qui n'ont pas cessé jadis de nous expliquer que les Lumières étaient de la tyrannie reviennent aujourd'hui nous faire leur éloge.

10. Dans une toute autre perspective, vous avez parlé de la croyance, en posant par exemple la question : *Comment ne pas croire au Père Noël ?* Selon vous, y a-t-il une réelle différence de degré entre « croyances fictionnelles » (croire aux Elfes, au Père Noël, aux OVNI) qui relèveraient si je vous ai bien compris d'un « croire vrai », et « goût et compréhension de la fiction » (lire, comprendre, aimer Mme Bovary, les Contes de Perrault etc.) qui relèveraient d'un « croire faux »?

La différence tient à l'attitude que le croyant a vis à vis de sa croyance. A un bout de la chaîne, vous avez le fait de croire naïvement et plus ou moins spontanément à l'existence de fantômes, de monstres, de fées ou d'anges gardiens, où les croyants tiennent pour vraiment les croyances posant l'existence de ces entités et à l'autre bout vous avez des croyances sophistiquées de ceux qui se livrent à un exercice d'imagination fictionnelle dans le cadre d'un jeu littéraire, et qui font semblant de tenir ces propositions pour vraies. On en dirait autant des degrés qui séparent la foi du charbonnier de la foi complexe d'un libertin converti ou d'un théologien sophistiqué, dont on ne sait plus trop s'il a renoncé aux dogmes de l'Eglise pour devenir lacanien ou heideggerien, etc. La différence entre ces attitudes est le degré du « faire semblant » et de la simulation qui est au cœur de l'activité d'imagination et qui a été étudiée par des auteurs comme Gregory Currie et Kendall Walton notamment. Certes en un sens, croire, c'est toujours « croire vrai », ou tenir pour vrai, *Fürwahrhalten*, et une attitude qui n'est pas une attitude vis à vis de la vérité ne peut pas faire partie des attitudes de croyance. Celui qui croit au Père Noël n'est sans doute pas, même si c'est un enfant, aussi naïf - à supposer qu'ils le soient - que semblent l'être ceux qui croient qu'ils seront guéris en allant chez le marabout ou le rebouteux, mais je veux dire qu'il investit un degré plus faible de faire semblant. La question de savoir comment mesurer ce degré est délicate. On ne peut le faire que si l'on dispose d'une vue assez complète de la psychologie d'un sujet. Mais il y a quand même des critères. Quelqu'un qui croirait, toujours plus moins fermement, que la fin du Monde arrivera l'an prochain, mais qui ferait néanmoins des plans complexes pour sa retraite, ne serait pas réellement un croyant sincère, me semble-t-il. Le livre de Lucien Fèvre, *Rabelais et le problème de l'incroyance* expliquait tout cela assez bien. A la différence de la vérité et de la connaissance, la croyance me paraît avoir des degrés et des types. Autant je suis moniste quant à la vérité, autant je me sens prêt à souscrire à une forme de pluralisme dans le cas de la croyance (dans certaines limites, que j'essaierai de préciser dans un travail à venir).

11. Enfin, dans un de vos textes que j'ai trouvé particulièrement remarquable, vous vous demandez « comment il peut y avoir une logique de ce qui n'existe pas » ? De même qu'on envisageait qu'il puisse y avoir des degrés de vérité, pourrait-on envisager des

Interview de Pascal Engel pour le Mag Philo/ Avril - Mai 2007

Y a-t-il des degrés de vérité ?

degrés de fausseté (d'erreur, d'ignorance, de mensonge...), dont le dernier étage serait cette logique de la non-existence ?

Non, je ne crois pas qu'il y ait des degrés de fausseté, pas plus qu'il y a des degrés de vérité. Certes une erreur peut être plus ou moins énorme, une ignorance peut être plus ou moins crasse, mais une erreur est une erreur et ignorer c'est ne pas savoir. Dire que l'on sait à demi, ou que l'on ignore à demi, me semble tout aussi étrange que de dire qu'une phrase est à demi vraie. Cela ne veut pas dire que l'on ne puisse pas, comme je l'exposais dans cet article que vous citez, envisager une logique de la fiction obéissant à des règles bien spécifiques. D'un autre côté, malgré l'attrait que peut avoir cette idée selon laquelle la fiction relèverait d'un ordre et d'un domaine propre, inconciliable avec celui de la vérité et du discours « réaliste », je ne pense pas que la fiction soit finalement un domaine si séparé que cela. Je ne suis pas sûr que la vérité y soit mise tout le temps entre parenthèses. Il nous faut une très grande quantité de savoir sur ce qui est vrai et réel pour comprendre une fiction et l'envisager. C'est pourquoi au fond, même si dans cet article j'ai indiqué en quoi les logiciens pouvaient envisager une logique de la fiction, je ne crois pas qu'il y en ait une, même s'il y a sûrement des logiques des objets inexistantes.

Il est certes tout aussi tentant d'envisager qu'il y ait des degrés de fausseté. C'est une idée qui aurait séduit Dante. Certains anges peuvent tomber dans des cercles de l'Enfer plus ou moins loin du purgatoire et a fortiori du paradis de la Vérité. Mais quand même, quand on est en Enfer, pour paraphraser Jules Laforgue, c'est pour de bon. Donc le vrai c'est le vrai, le faux c'est le faux, *tertium non datur*. Mais cela n'implique pas qu'il n'y ait pas des attitudes très intéressantes à étudier quant à la fausseté. Harry Frankfurt et quelques autres ont commencé. Quel dommage que Michel Foucault ait voulu, en bon nietzschéen, s'intéresser seulement à notre volonté de vérité et aux liens entre vérité et subjectivité. Il aurait bien mieux fait de s'intéresser à une histoire de la fausseté, sur laquelle il y a beaucoup à dire. Mais pour cela, il eût fallu qu'il crût en la vérité, alors qu'il la tenait comme une fiction. On ne peut s'intéresser au Diable que si l'on a quelque respect pour le Bon Dieu, c'est-à-dire, pour ma part, pour la vérité au sens le plus *laïc* du terme.

Cordiaux remerciements, Gilles Behnam, rédacteur en chef du Mag Philo.
